

## **Chapitre 3 Bruxelles sous les Habsbourg (de la mort de Marie de Bourgogne en 1482 au décès de Charles II, dernier des Habsbourg d'Espagne en 1700 ).**

### **1) La régence de Maximilien d'Autriche : une période de transition**

En 1477, Maximilien d'Autriche, fils du roi des Romains Frédéric III, épouse Marie de Bourgogne, fille et héritière de Charles le Téméraire. Cette alliance matrimoniale fonde la puissance des Habsbourg, mais Marie meurt d'une chute de cheval en 1482 dans la forêt de Wynendale, près de Bruges. Maximilien se proclame régent des Pays-Bas au nom de leur fils Philippe le Beau qu'il marie, en 1496, à Jeanne la Folle. Après les décès précoces de ses frères, sœur et neveu, celle-ci devient l'héritière de la couronne d'Espagne qu'elle partagera avec son époux. Maximilien fiance sa fille, Marguerite d'Autriche, à Charles VIII, l'héritier du roi de France Louis XI. Le mariage ne se fera pas, le roi de France épouse Anne de Bretagne. Marguerite est alors mariée à Juan d'Espagne, puis à Philibert de Savoie au décès duquel elle fera élever le monastère de Brou (près de Bourg-en-Bresse) dont l'église, œuvre du Bruxellois Louis van Boghem (ou van Bodeghem), est un joyau du style gothique flamboyant, aux tuiles vernissées et colorées.

Surnommé le « dernier chevalier », Maximilien a cependant été l'ami de Dürer et des humanistes. Sur le plan politique, il jeta les bases d'une centralisation moderne et opéra une réorganisation administrative de ses Etats. Il incarne en fait l'époque de transition entre le Moyen Age et les Temps Modernes. Il instaura en 1516 un service de courrier à franc-étrier entre Bruxelles et Vienne et confia l'entreprise à la famille Tour et Tassis (ou Tour et Taxis) qui la développa et conserva le monopole des postes jusqu'en 1795. Cette famille a sa chapelle sépulcrale en l'église du Sablon.

Sa régence sur les Pays-Bas, fortement discutée par ses vassaux et la population, fut tumultueuse. La Flandre s'opposa à la « prise de pouvoir » de ce prince étranger et chercha une alliance avec Louis XI. Anvers soutint Maximilien, Gand le combattit. Les Bruxellois furent quant à eux partagés dans ce climat de guerre civile. Les *Brabantse Yeesten* rapportent : « Le père s'arme contre le fils, le fils combat son père. » Résultat : le commerce est anéanti, la disette sévit. Une nouvelle épidémie de peste ravage la population.

Maximilien est rappelé à Vienne au décès de son père en 1493. Son fils Philippe le Beau, « enfant du pays » puisque né à Bruges, est intronisé duc de Brabant à la satisfaction générale. Il s'installe à Bruxelles. Sa femme l'y retrouve en 1497. Appelé en Espagne à la mort de Ferdinand d'Aragon, Philippe regagne vite le château du Coudenberg où il reçoit Erasme et assiste au tremblement de terre qui crée la panique dans la ville le 29 novembre 1504. Quelques jours plus tard, Philippe est sacré roi d'Espagne dans la collégiale des Saints-Michel et-Gudule. Le couple reprend la route de ses nouveaux Etats en 1506. Le 25 septembre, à Burgos, dans une chaleur torride, Philippe boit avidement de l'eau pour se rafraîchir. Il décède rapidement, empoisonné par l'eau ou par ce qu'on y avait peut-être ajouté... La question reste posée.

Le roi de France Louis XII réclame la tutelle des enfants de Philippe le Beau, les Pays-Bas sont attaqués par différents partis et se voient obligés de faire appel à Maximilien. Celui-ci a l'intelligence de confier la régence à sa fille Marguerite d'Autriche, veuve depuis peu de Philibert de Savoie. Cette dernière installe sa cour à Malines. Les Bruxellois le lui reprochèrent vertement. Enfin, en 1515, à la demande des Etats Généraux, l'archiduc Charles est émancipé. Le jeune prince s'installe à Bruxelles où il est instauré duc de Brabant.

### **2) Le règne de Charles Quint**

#### **a) Bruxelles, première ville du duché de Brabant**

Du fait de l'installation du comte de Louvain puis du duc de Brabant dans ses murs, la ville joue un rôle important dans l'administration du duché de Brabant, mais avec Antoine de Bourgogne et l'établissement de la Chambre des Comptes à Bruxelles, en 1404, elle devient sans conteste le centre administratif principal du Brabant, quoique Louvain reste en titre la première ville du duché. Signalons que Tervuren fut un lieu de séjour très apprécié des ducs de Brabant. En effet si Bruxelles est devenue un centre administratif important dès la première décennie du 15<sup>e</sup> s., Louvain reste une rivale en puissance comme lieu de résidence princière. La seule possible car Malines est une seigneurie indépendante et Anvers, rattachée au Brabant n'est encore que la

troisième ville du duché. La présence fréquente de la Cour de Philippe le Bon à Bruxelles va contribuer à peupler la ville d'une foule de nobles suivis de leurs satellites, lui conférant une dimension internationale. Sous le règne de Charles Quint, Bruxelles devient la première ville des Pays-Bas sur le plan politique : les organes de pouvoir y siègent quasiment en permanence. Si Marguerite d'Autriche, tante de Charles Quint, séjourne de préférence à Malines, Marie de Hongrie, sœur de l'empereur nommée gouvernante en 1531, fait de Bruxelles son lieu de résidence. Les Conseils de gouvernement (d'Etat, privé, des Finances) s'y fixent ainsi que les représentants étrangers auprès de la gouvernante et les membres de la haute noblesse.

Charles Quint, né à Gand en 1500, époux d'Isabelle de Portugal, aime Bruxelles et choisit d'y avoir sa résidence durant plus de trente années. Il nomme sa tante, Marguerite d'Autriche, puis sa sœur, Marie de Hongrie - toutes deux rapidement veuves - gouvernantes générales des Pays-Bas, respectivement de 1519 à 1520 puis de 1522 à 1530 et de 1531 à 1555. Bruxelles qui s'honore de son statut de « capitale » n'en résiste pas moins aux demandes de subsides que le souverain lui adresse pour couvrir ses dépenses guerrières de politique extérieure. Les vieilles franchises paraissent obsolètes à Charles Quint qui désire lever l'impôt sans le consentement des « peuples et villes de Bois-le-Duc et Bruxelles ». Les délibérations tumultueuses de l'arrière Conseil entravent le bon fonctionnement de l'administration urbaine. La ville s'accroche à ses privilèges médiévaux et s'ouvre difficilement aux Temps Modernes.

### **b) L'apogée de la tapisserie de Bruxelles**

Douze tapisseries d'après des cartons de van Orley, intitulées *Les Chasses de Maximilien* (en fonction des douze mois de l'année) et conservées au Musée du Louvre, constituent des témoignages précieux pour la connaissance des sites bruxellois dans la première moitié du 16<sup>e</sup> siècle. Elles attestent en outre de la maîtrise des lissiers de la cité. Le 16<sup>e</sup> siècle est tout à la gloire des tapisseries de Bruxelles qui portent en bordure un écusson de gueules (= rouge) entouré de deux B pour Bruxelles et Brabant. Les cartons (=modèles, patrons pour les lissiers) les plus célèbres sont ceux de Bernard van Orley. Accusé d'accointances avec le protestantisme, ce dernier connaît une disgrâce passagère pour reprendre du service sous la gouvernante Marie de Hongrie. On lui doit les splendides pièces de *La Légende de Notre-Dame du Sablon* (1516-1518), destinées à la chapelle des Tour et Tassis dans l'église du Sablon, dont l'une est exposée à la Maison du Roi. Citons aussi, parmi les ateliers de lissiers, la célèbre maison fondée vers 1495 par Pieter van Aelst (Pierre d'Alost).

### **c. La percée de la Renaissance et de l'Humanisme dans la capitale**

Invité à Bruxelles par Charles Quint, Jean Mone, architecte et sculpteur originaire de Metz et établi à Anvers, introduit dans la capitale l'italianisme dans les domaines qu'il maîtrise. Il compose un retable en albâtre pour la chapelle de la cour - à présent en la chapelle Maes de la cathédrale St Michel- qui rompt avec le style gothique toujours en vogue chez les sculpteurs bruxellois.

Sous l'impulsion de Bernard van Orley, la peinture a accueilli la Renaissance plus tôt, dès la deuxième décennie du 16<sup>e</sup> siècle. En temps de paix, Charles Quint apprécie particulièrement les longues chasses en forêt de Soignes. Il demande à Bernard van Orley de peindre ces beaux paysages sylvestres pour orner son palais du Coudenberg. Tous ces tableaux seront détruits dans l'incendie du château en 1731. A la fin de sa vie, l'artiste admiré par Dürer se passionne pour l'art du vitrail, prenant le relais de Nicolas Rombouts, peintre-verrier attitré de Charles Quint. Il incorpore dans cette technique les formes les plus décoratives de la Renaissance, comme le montrent les verrières du Saint-Sacrement dans la cathédrale St Michel.

Pierre Bruegel, tout en ayant voyagé et étudié en Italie, développe un style personnel. Ce créateur puissant, aguerri aux techniques des Italiens, imprégné de Jérôme Bosch et de peinture flamande, s'attache à représenter son terroir et les hommes qui y vivent, mais aussi à transposer graphiquement des concepts (voir *Les Péchés capitaux*, *Les Proverbes*, *Le Combat de Carnaval et de Carême...*). Installé à Bruxelles en 1562, rue Haute, il y peint quelques-uns de ses chefs-d'œuvre : *Le Portement de Croix*, *Dulle Griet*, *L'Adoration des Mages*, *Le Dénombrement de Bethléem*, *Le Massacre des Innocents*, *Le Repas de Noce*, *La Pie sur le Gibet*, *La Parole des aveugles*, *Les Saisons*. Le Magistrat de Bruxelles, qui tient le peintre en très haute estime, lui commande une commémoration du creusement du canal de Willebroek. La mort prématurée du peintre en 1569 empêche l'exécution de cette commande. Pierre Bruegel est inhumé en l'église Notre-Dame de la Chapelle.

L'Humanisme s'est épanoui plus rapidement à Anvers, métropole où se côtoyaient toutes les nationalités européennes et où s'était notamment établi l'imprimeur Christophe Plantin. Mais dans la première moitié du 15<sup>e</sup> siècle, Bruxelles la conformiste compte des invités de passage aussi prestigieux qu'Erasmus de Rotterdam qui, après un premier séjour en 1494 en qualité de secrétaire de l'évêque de Cambrai, retrouve la capitale en 1504 et en 1516 (en tant que conseiller du jeune fils de Philippe le Beau, le futur Charles Quint). Le « prince de l'humanisme » s'établit quelques mois (du 31 mai au 28 octobre 1521) à Anderlecht, chez son ami le chanoine Pierre Wichman. Accusé d'avoir fait le lit de la religion réformée, il quitte en toute hâte Bruxelles pour ne jamais revenir dans cette campagne anderlechtoise qu'il affectionnait tant.

Signe timide, mais réel, de l'Humanisme à Bruxelles sous Charles Quint : la multiplication des écoles qui viennent concurrencer victorieusement l'enseignement dépendant du chapitre de Saints-Michel-et-Gudule. Les jeunes Bruxellois aisés poursuivent leurs études à l'Université de Louvain. Chaque année, environ seize étudiants de la capitale prennent la direction de l'Alma Mater. Parmi ces étudiants, il y a André Vésale (1514-1564), fils d'un pharmacien établi dans le quartier des Minimes. La maison paternelle jouxte le terrain où se dressent les potences du Galgenberg. N'ayant pas droit à une sépulture, les pendus s'y balancent jusqu'à ce que leur corps s'effondre sur le sol. Les chiens, les oiseaux et les rats font alors office de fossoyeurs. Il est probable que le jeune Vésale a fait collection d'ossements provenant de ce lieu sinistre. Il pratique en tout cas semblable collecte au cimetière des Innocents et de Montfaucon alors qu'il poursuit ses études à la Faculté de Médecine de Paris. A vingt-deux ans, il est autorisé à faire, en public, une dissection d'un corps humain. Nommé professeur d'anatomie et de chirurgie à Padoue, il prépare son œuvre capitale, dédiée à Charles Quint, *De humani corporis fabrica libri septem* (1543). L'ouvrage en sept volumes, orné de planches splendides de Jan van Calcar, élève de Titien, lui vaut une renommée extraordinaire, mais aussi bien des ennuis car il réfute la théorie des humeurs de Gallien, la doctrine d'Hippocrate et les traditions admises par ses confrères. L'empereur se l'attache comme médecin particulier en 1544. Vésale réside alors dans la vaste demeure qu'il a fait construire non loin de la pharmacie paternelle. En 1559, Philippe II le réclame à Madrid. Cinq ans plus tard, Vésale part pour Jérusalem et meurt en route à Zante. Il a fait largement progresser l'art de guérir les maladies et de traiter les blessures. A l'instar d'Erasmus, sa liberté de pensée ne l'a jamais poussé à rompre avec la religion établie.

Plusieurs médecins bruxellois suivront ses traces : Adrien van den Spiegel, brillant scientifique (il s'intéresse également à la botanique) qui occupe lui aussi la chaire d'anatomie et de chirurgie de Padoue, Jean-Baptiste Van Helmont, savant incontestable (réfutation du feu comme « élément », mise en évidence du gaz carbonique...) bien qu'adepte de l'alchimie. Pour l'anecdote, signalons que son fils François-Mercure (!) prétendra avoir découvert la pierre philosophale.

Les humanistes étudient, enseignent et publient en latin. Langue internationale, le latin donne accès à l'ensemble des publications savantes qu'elles soient imprimées en Suisse, aux Pays-Bas, en France, en Angleterre ou en Espagne. Les ouvrages en français, langue de la cour et de l'administration centrale, sont distribués à Bruxelles qui connaît ainsi les livres de Rabelais. Le dialecte flamand brabançon, langue du peuple, est utilisé par les Chambres de rhétorique. Jean-Baptiste Houwaert est le rhétoricien le plus illustre de cette époque. Philippe Marnix de Sainte-Aldegonde, qui écrit avec une égale maîtrise en français et en néerlandais, domine la littérature belge du 16<sup>e</sup> siècle. Son œuvre militante envers la religion réformée est imprégnée de conceptions humanistes et se révèle savoureuse par ses tournures humoristiques.

#### **d) Le Bruxelles monumental sous Charles Quint**

L'esthétique gothique continue à prédominer et le style Renaissance ne fera que timidement son apparition dans nos régions. La Broodhuis ou Maison du Roi est reconstruite de 1515 à 1531 et remplace ainsi la halle rebâtie au début du 15<sup>e</sup> s. Les plans de cet édifice de style ogival tertiaire sont du malinois Antoine Keldermans le Jeune. A la mort de celui-ci, Louis van Boghem (ou van Bodeghem) prend en charge la construction du bâtiment en collaboration avec Dominique de Wagemakere d'Anvers, Rombout Keldermans, frère d'Antoine, et Henri Van Pede de Bruxelles (auteur de l'hôtel de ville d'Audenarde).

Au cours du 16<sup>ème</sup> s. sont bâties également en style ogival l'église Saint-Géry, remplaçant l'église romane, et la chapelle du Saint-Sacrement (1534-1539) à la collégiale St Michel. Le palais du Coudenberg, appelé la Cour, se voit doté d'une chapelle, dont la construction commence en 1525 ; elle remplace la chapelle élevée par Jeanne et Wenceslas vers 1360 (vestiges en dessous de la Place Royale). De nombreux hôtels seigneuriaux viennent embellir la physionomie de la Ville.

Citons à titre d'exemples :

- L'hôtel de Nassau : Engelbert II de Nassau fit construire cet hôtel à la fin du XV<sup>e</sup> s. Sa chapelle subsiste dans les bâtiments de la Bibliothèque Royale.
- L'hôtel de Tour et Tassis (situé au coin de la rue de la Régence et du Petit Sablon, à l'emplacement de l'actuel conservatoire de Musique, il fut élevé dans la première moitié du 16<sup>ème</sup> s. par cette famille de surintendants des Postes Impériales (voir plaque commémorative).
- L'hôtel de Culembourg ( rue des Petits Carmes - à l'emplacement de l'ex-caserne des Grenadiers) rasé en 1568 par ordre du duc d'Albe pour avoir abrité les seigneurs qui y signèrent le Compromis des Nobles en 1566 (voir plaque commémorative).
- L'hôtel d'Egmont (rue aux Laines, actuel Palais d'Egmont) élevé vers 1548 par Françoise de Luxembourg, princesse de Gavre, mère de Lamoral d'Egmont qui continua les travaux ; il passa ultérieurement à la famille d'Arenberg.

Soulignons que ces hôtels privés se situaient pour la plupart dans le quartier aristocratique de la Cour ou dans le quartier du Petit Sablon.

#### **e) Le canal de Willebroek (1550-1561)**

Au 15<sup>e</sup> s., les difficultés de navigation sur la Senne font naître un projet de creusement d'un canal Bruxelles-Rupel. L'octroi est accordé à Bruxelles en 1477 par Marie de Bourgogne. Mais Malines s'y oppose vigoureusement car elle perdrait des droits sur les marchandises, de même que Vilvorde qui serait victime de la diminution du trafic. Le projet est abandonné. Au 16<sup>e</sup> s., l'idée de creusement d'un canal est remise sur le tapis en raison du développement économique de Bruxelles et de l'accroissement considérable des échanges commerciaux entre la capitale et Anvers. Un nouveau tracé, évitant le territoire de Malines et son péage, est établi. L'octroi de Charles-Quint (1531) autorise les travaux. L'opposition récurrente de Malines retarde les travaux de 20 ans.

Ces derniers sont finalement exécutés de 1551 à 1561. Les dernières oppositions des Malinois ne purent empêcher leur début. Le promoteur en était Jean de Locquenghien, bourgmestre et amman de Bruxelles.. La dernière section de cette longue tranchée de 28 km reliait Vilvorde à l'enceinte de la ville. L'entrée du canal dans Bruxelles se faisait par la porte du Rivage, huitième porte percée dans la deuxième enceinte. Trois bassins intérieurs accueillait les bateaux : le bassin aux Barques, le bassin des Marchands, le bassin Sainte-Catherine.

En 1639, on creusera un nouveau bassin, le bassin au Foin. On comblera les bassins intérieurs devenus trop exigus en 1910 et 1911. La Société des Installations maritimes construira au-delà des boulevards extérieurs des bassins et des quais nouveaux en rapport avec l'expansion économique de la capitale. (Cette société a été créée le 11 décembre 1881).

#### **f) Un document pour connaître Bruxelles : Plan d'ensemble de Bruxelles et de ses environs par Deventer (1550-1554)**

Né dans la région de Deventer (Pays-Bas, N.E. d'Arnhem) au début du 16<sup>e</sup> siècle, Jacques de Deventer étudie les arts et la médecine à l'Université de Louvain. Dès 1536, il achève une carte du duché de Brabant, en utilisant une méthode de triangulation, technique également pratiquée par Gemma Frisius, professeur de mathématiques et de médecine à Louvain. Ce plan colorié, conservé à la Bibliothèque royale, est le premier connu pour Bruxelles. Levé entièrement sur le terrain, ainsi que les plans des autres villes de nos régions, il a été commandé par Charles Quint et Philippe II. Le but poursuivi est essentiellement stratégique, l'absence de toute décoration artistique le confirme. Si l'on peut dater de manière relativement précise la réalisation de ce plan, c'est parce que le canal de Willebroek n'a pas encore été achevé et ne pénètre pas encore dans la ville. En examinant la carte, on distingue, traversant des prairies marécageuses, les deux bras de la Senne qui pénètrent dans la ville au sud-ouest et à l'ouest. En se rejoignant, ils forment la plus grande des trois îles, l'île Saint-Géry, dont l'étendue est toutefois trop allongée d'ouest en est. Le territoire limité par la première enceinte (13<sup>e</sup> siècle) présente une

occupation du sol déjà très dense, le terrain étant presque entièrement bâti. La deuxième enceinte, datant du 14<sup>e</sup> siècle, préfigure les boulevards extérieurs actuels et est doublée de fossés remplis d'eau, sauf sur le versant est. Au nord, nord-ouest, on relève l'existence d'une enceinte intermédiaire avec fossé (rue Rempart des Moines). Entre les deux enceintes, les jardins et les espaces libres restent nombreux. Partant de la porte de Hal, au sud, la rue Haute rejoint la Steenpoort de la première enceinte. Un axe routier traverse la ville, reliant la porte de Flandre à la porte de Namur. La population de Bruxelles, à cette époque, pouvait atteindre 35.000 habitants. En dehors de la ville, se forment quelques villages : *Molenbeeck*, *Scarebeeck*, *St Joes ten hoy*, *Elsene* (Ixelles), *op Brussel* (futur Saint-Gilles), *Anderlecht*. De même quelques noyaux de peuplement se dessinent le long des chaussées et près des portes urbaines.

### 3) Bruxelles sous Philippe II (1555-1598)

En 1555, Charles Quint abdique en faveur de son fils à Bruxelles, dans la grande salle du palais du Coudenberg. Dans son discours, il indique son choix de Bruxelles comme point de départ et point final de son règne, demande pardon pour le mal qu'il aurait fait et exhorte son fils à être « bon prince ».

Le règne de Philippe II commence par une épidémie de peste et une guerre contre les Français, préfigurant ainsi les épidémies, les famines et les années de guerre et de répression sanglante qu'allait subir la population des Pays-Bas. Puis viennent les applications des ordonnances de son père contre les hérétiques. Le calvinisme s'implante à Bruxelles et la population s'indigne de l'intolérance religieuse du nouveau monarque et de la morgue de la soldatesque espagnole. En 1559, Philippe II quitte Bruxelles pour l'Espagne après avoir fait connaître quatre ordonnances lourdes de conséquences :

1) la gouvernance (lieutenance) générale des Pays-Bas est confiée à Marguerite de Parme, fille illégitime de Charles Quint, mariée à Octave Farnèse, duc de Parme

2) les fonctions de stadhouder des différentes provinces sont confiées à des membres de la noblesse du pays

3) un Conseil secret, la Consulta dirigée par le cardinal Granvelle, est chargé de « conseiller » la Gouvernante

4) le nombre de diocèses passe de quatre à dix-sept : Bruxelles dépend désormais non plus de Cambrai, mais de Malines dont le nouvel archevêque n'est autre que Granvelle; les abbayes sont rattachées à l'autorité des évêques espagnols nommés par Philippe II. La toute puissance du cardinal Granvelle et son train de vie fastueux sont vivement contestés et irritent même Marguerite de Parme qui obtient finalement son éloignement. Mais Philippe II refuse de limiter « l'ingérence » de la Consulta dans les affaires du gouvernement et d'adoucir les « placards » contre les hérétiques.

#### a. Le Compromis des Nobles (5 avril 1566) et le Banquet des Gueux

Un petit groupe de seigneurs va réagir à l'intolérance royale. Parmi eux figurent Jean de Marnix de Ste Aldegonde, le frère de l'écrivain Philippe de Marnix de Ste Aldegonde, Louis de Nassau, le frère de Guillaume le Taciturne, et d'autres personnages en vue qui, par une sorte de contrat ou « compromis » entre calvinistes et catholiques, tentent de défendre les privilèges du pays en supprimant l'Inquisition. Ils restent tous fidèles au Roi. La formule d'union porte rapidement deux mille signatures, provenant de tous les horizons sociaux.

Guillaume le Taciturne, resté très attentif à l'évolution de cette politique, conseille de présenter la pétition à Marguerite de Parme, avec tous les respects dus à son rang. Les nobles mécontents s'assemblent, le vendredi 5 avril 1566, dans les jardins de l'hôtel du comte de Culembourg, au Sablon, pour se rendre en cortège chez la Gouvernante. Trois cents seigneurs se rendent à pied, en marchant deux par deux, au palais. Le comte Henri de Bréderode, au nom de tous les signataires de la requête, remet la pétition sollicitant la suppression des placards, de l'Inquisition et des évêchés nouveaux. L'avocat Pontus Payen, seigneur des Essars, rapporte dans ses *Mémoires*, les paroles maladroites qu'aurait dites le comte de Berlaymont, membre de la Consulta, à Marguerite de Parme, fort troublée. « Eh comment, Madame, Votre Altesse a-t-elle crainte de ces gueux ? ».

Le lendemain, un cortège encore plus important réédite le scénario de la veille en déposant une deuxième requête. Le lundi 8 avril, se place un troisième entretien avec les requérants. L'allusion du comte de Berlaymont sera opportunément reprise, glorifiée et exploitée par Henri de Bréderode, au cours d'un des banquets qui se

déroulèrent pendant ces quatre jours dans l'hôtel de Culembourg, rue des Petits-Carmes, qui appartenait à Florent de Pallant, sympathisant de la Réforme. Pendant une de ces soirées, le jour exact n'en est pas fixé, qui se déroule joyeusement entre les signataires de la pétition, on boira au succès du « compromis » et, dans l'atmosphère surchauffée par les événements récents, Bréderode brandira des besaces de mendiants et des écuelles de bois qu'il avait fait distribuer aux invités. Il vida d'un trait sa propre écuelle de vin en l'honneur des « gueux ». La salle retentit des acclamations de toute l'assistance debout. Personne, en ce moment, ne songe aux conséquences de ce geste. Bruxelles entre immédiatement dans le jeu. Les gentilshommes revêtent des habits de serge grise, des médailles d'or, d'argent ou de plomb, portant à l'avert l'image de Philippe II, au revers deux mains jointes sur une besace avec l'inscription: « En tout fidelles au Roy ».

### **b. Développement du mouvement calviniste**

Les émigrés calvinistes, rassurés par le mouvement en faveur de la tolérance religieuse et, espérant la clémence de la Lieutenante générale, rentrent massivement au pays. Ils construisent des temples, ouvrent des écoles, assistent ouvertement et en armes aux sermons des prédicateurs. Le calvinisme devient audacieux, mais les pillages des églises et les excès des iconoclastes ramènent les catholiques modérés dans le camp des intransigeants. Les calvinistes refusent toute dépendance au roi. Le Taciturne gagne ses Etats de Nassau et la guerre semble inéluctable.

### **c. Arrivée de l'implacable duc d'Albe (1567)**

A l'annonce de l'arrivée prochaine du duc d'Albe, plus de cent mille personnes ont quitté précipitamment le pays. L'état d'insécurité fait tomber les loyers des habitations de trois cents à cinquante florins. Marguerite de Parme, mécontente des mesures prises par le roi et son représentant, quittera les Pays-Bas au mois de février 1568. Alvarez de Tolède, duc d'Albe, arrive à Bruxelles à la tête d'une armée de 12.000 vétérans italiens et espagnols. Leur comportement brutal et leurs rapines tournent la population contre l'armée du roi, perçue comme une armée d'occupation.

"Implacable, soucieux de réussir dans la tâche difficile que lui avait confiée son maître, le duc s'empresse de raser jusqu'au sol l'hôtel de Culembourg, d'y répandre symboliquement du sel et d'élever à cet endroit une colonne expiatoire. C'était le 28 mai 1567. Trois jours plus tard, une première fournée de gentilshommes paya de sa vie, place du Sablon, leur fidélité aux principes de la liberté de conscience. Le 9 septembre 1567, le duc fait arrêter les comtes d'Egmont et de Hornes et d'autres personnalités en vue. A cette nouvelle, de nombreuses personnes s'enfuient à l'étranger. Le 22 septembre, les nobles prisonniers sont conduits, sous bonne escorte, à Gand. Du mois de janvier au mois de juin 1568, les exécutions se chiffrent par plusieurs centaines, selon les sentences du Conseil des Troubles, chargé d'instruire tous les crimes touchant de près ou de loin aux affaires religieuses.

### **d. L'exécution des comtes d'Egmont et de Hornes (1568)**

Le vendredi 5 juin, à huit heures, des troupes espagnoles prennent position sur la Grand-Place de Bruxelles. Elles se font remettre les clés de l'Hôtel de Ville et assurent les gardes. L'après-midi du même jour, les comtes d'Egmont et de Hornes arrivent de Gand, sur une charrette, et sont emprisonnés dans la Maison du Roi. Tôt le samedi matin, on érige sur la Grand-Place un échafaud couvert de drap noir et pourvu d'un coussin de même couleur. Le comte d'Egmont y monte à 11 heures. Sa décapitation est suivie de celle de son compagnon, le comte de Hornes. De chaque côté de l'échafaud se trouve une longue perche terminée par une pointe de fer sur laquelle, après avoir accompli son œuvre, le bourreau plante la tête des suppliciés. Les corps sont mis en bière quatre heures plus tard. Après embaumement du corps, la dépouille de Hornes est transportée à Weert, celle d'Egmont inhumée dans sa seigneurie de Zottegem, en Flandre. Les chroniques rapportent qu'ayant appris sa condamnation à mort, Egmont écrivit à Philippe II une lettre lui rappelant sa fidélité et lui demandant d'avoir pitié de sa femme et de ses onze enfants. Ce vœu ne sera pas exaucé. Sa veuve et ses nombreux enfants seront chassés de leur palais ; ils ne retrouveront Bruxelles que huit ans plus tard. Une foule affligée avait assisté à l'exécution. Brantôme a donné un récit détaillé de ces événements tragiques qui ont marqué la mémoire collective des Bruxellois. Une inscription, fixée à l'entrée de la Maison du Roi, rappelle que c'est dans ce bâtiment que les deux comtes passèrent leur dernière nuit. Le groupe, que le sculpteur C.A. Fraikin exécuta en 1864, prit place devant la bâtisse, à l'endroit précis où les deux chevaliers de la Toison d'Or périrent. En 1879, la statue fut transportée au square du Petit-Sablon, devant le palais du comte d'Egmont.

### **e. La ville plongée dans la tristesse et l'abandon**

L'état de tension croissante entre les troupes espagnoles et la population ne facilite pas la tâche du duc d'Albe nommé gouverneur général au départ de Marguerite de Parme en 1567. De plus, malgré sa sévérité, les Nations de Bruxelles et de Louvain refusent obstinément de voter certains impôts en 1569. Les meubles proposés à la vente forcée pour honorer leur paiement ne trouvent pas d'acquéreurs et les volets des échoppes de Bruxelles restent clos. Les Bruxellois passent un hiver de souffrances. Le farouche duc d'Albe prend des otages. Peine perdue !

Depuis le milieu du 14<sup>e</sup> siècle, l'Ommegang égayait la cité et rassemblait ses habitants. La procession du 7 mai 1570 fut tellement triste, raconte un bourgeois de l'époque, Jan de Potter, qu'on n'en vit jamais d'aussi lamentable depuis trente ans. Les membres des Serments n'y figurèrent qu'habillés de la toge et « en traînant les pieds ». Ils ne tirèrent pas l'oiseau, comme de coutume, au Sablon. L'opposition à l'oppression espagnole se montrait décidée et unanime. Le 18 décembre 1573, le duc d'Albe, vaincu par l'obstination des habitants des Pays-Bas, quitte Bruxelles au milieu de l'allégresse générale.

Son successeur, Don Luis de Requesens (1573-1576), offre le pardon du Pape et l'amnistie du roi, mais sans succès et l'armée espagnole ne parvient pas à mettre les insurgés en échec. Le gouverneur meurt après trois ans de vains efforts. Ses troupes qui n'ont plus été payées depuis deux ans menacent le pays d'un pillage généralisé et s'emparent d'Alost. Le 8 novembre 1576, quatre jours après la « furie espagnole » au cours de laquelle périrent 7.000 Anversois, les 17 provinces des Pays-Bas constituent une fédération appelée « Pacification de Gand », union nationale et conforme aux principes du Compromis des Nobles. Cette convention décrète l'expulsion des soldats espagnols, l'abrogation des placards et la suspension des ordonnances du duc d'Albe. Une amnistie générale libère les prisonniers, annule les sentences de confiscation de biens prononcées depuis 1566. Le principe de liberté de conscience est affirmé dans quinze des provinces des Pays-Bas, mais le catholicisme garde une place prééminente sauf en Zélande et en Hollande, le calvinisme est toléré dans les autres provinces. Cette tentative de compromis sur la question religieuse n'aura pourtant qu'une existence éphémère. Sur ce arrive Don Juan d'Autriche, le vainqueur de la bataille de Lépante, qui sera le nouveau gouverneur des Pays-Bas de 1576 à 1578 ; il négocie l'Edit perpétuel de Marche-en-Famenne le 12 février 1577 qui réalise en partie le programme du "Compromis des Nobles" (respect des privilèges, réunion des Etats généraux, départ des troupes espagnoles), mais y figure que seule la religion catholique doit avoir cours aux Pays-Bas supprimant ainsi la clause de liberté de conscience figurant dans la Pacification de Gand.

Guillaume le Taciturne refuse de signer l'Edit perpétuel. Don Juan quitte précipitamment Bruxelles pour se réfugier dans la citadelle de Namur et rappeler d'urgence les troupes espagnoles (24 juillet 1577).

### **f. la période calviniste (1577-1585)**

Les insurgés vont profiter de la situation pour prendre le pouvoir dans plusieurs villes de Brabant (dont Bruxelles), en Hainaut, en Artois et en Flandre. Dès le mois d'août 1577, chargé de la défense de la ville, un collègue de Dix-Huit membres -deux par Nation- tout dévoué aux calvinistes avait remplacé le Magistrat et établi une République calviniste (1577-1585). Ce conseil et certains membres des Etats généraux invitèrent Guillaume de Nassau à Bruxelles pour lui offrir le titre de gouverneur du Brabant. Ce dernier fit son entrée le 23 septembre 1577 à Bruxelles, inspecta les remparts, donna des ordres pour les renforcer ; il fut nommé gouverneur le 22 octobre. Un groupe de mécontents de cette nomination proposa le gouvernement du pays à l'archiduc Mathias, frère de l'empereur Rodolphe II, destituant ainsi Don Juan de son gouvernement. Mathias arrive à Bruxelles le 18 janvier 1578 en compagnie de Guillaume de Nassau qui avait accepté le titre de lieutenant-général. Le 31 janvier 1579, Don Juan écrase les troupes des Etats à Gembloux ; Mathias et Guillaume de Nassau retournent à Anvers. Don Juan ne profita pas de sa victoire, car il mourut le 1er octobre 1578 à Bouge, près de Namur.

Mais qu'est cette République calviniste qui, de la fin de 1577 au 10 mars 1585, va faire vivre Bruxelles sous l'autorité d'un régime brutal et tyrannique. « Le calvinisme militant n'a fait son apparition qu'assez tard à Bruxelles. La bourgeoisie lui était en principe hostile et les Nations, en particulier, restaient farouchement catholiques, mais après environ deux ans d'efforts les réformés aboutissent à un résultat positif et en juin 1580 la majorité dans les Nations se renverse. Autant elle étaient catholiques, autant elles vont se distinguer par l'outrance de leurs opinions adverses. Les calvinistes réussissent aussi à s'attribuer une place dans le premier membre de la ville : le Magistrat. Des trois membres, seul le Large Conseil reste catholique, mais entièrement désarmé. Les anciennes ordonnances impériales relatives à l'administration sont supprimées, le droit ancien de la commune est rétabli et les Nations se réunissent à nouveau « sous la couronne » dans leur salle à l'hôtel de

ville. Dès 1579 ce régime se durcit, sous l'influence notamment de quelques compagnies écossaises protestantes qui se joignant aux miséreux fanatisés par quelques pasteurs vont piller les églises Saint-Michel, Saint-Nicolas, Saint Jean-Baptiste au Béguinage, Sainte-Catherine, Sainte Elisabeth et les Bogards. D'innombrables œuvres d'art furent alors détruites ou bêtement mutilées: statues, tableaux d'autel, chaires, etc. D'autres pillages de l'espèce avaient eu lieu ou survinrent par la suite, notamment ceux de la riche Chartreuse de Scheut-Molenbeek, du couvent et de l'église des récollets. Des hôtels de la noblesse d'opinion royaliste furent également mis à mal. Les prêtres catholiques n'osent plus se montrer en public. Les jours fériés catholiques sont supprimés, les processions interdites et, en 1581, on défend aux prêtres d'exercer leur ministère publiquement. Par contre, les calvinistes se réservent de nombreuses églises pour l'exercice de leur culte comme l'église Saint-Jean, de l'église du couvent des Carmes, de l'église des Récollets et de Notre-Dame de la Chapelle. Le 24 avril 1581 les Nations proposent l'abolition pure et simple de la religion catholique, acte qui entraîne la suppression des couvents et la dispersion des communautés religieuses bruxelloises. Seules les Soeurs Noires et les Hospitalières de Saint-Jean sont autorisées en ville pour soigner les malades ». (texte d'après dir. Mina Martens, *Histoire de Bruxelles*, Privat, 1976 pp 201-202 et Louis Verniers, *Un millénaire d'Histoire de Bruxelles*, De Boeck, 1965, pp 232-233

### **g) Le siège de Bruxelles par Alexandre Farnèse**

Alexandre Farnèse, prince de Parme, fils de Marguerite de Parme va succéder à Don Juan de 1578 à 1592. Les circonstances vont jouer en sa faveur, car un peu partout en Hainaut, Artois et Flandre, les excès calvinistes vont provoquer un mouvement, celui des malcontents, chez les Wallons catholiques. C'est une rupture de la Pacification de Gand qui aboutira à la création de la Confédération catholique d'Arras ou Union d'Arras du 6 janvier 1579 ; elle réconcilie les provinces wallonnes (Artois, Hainaut, Flandre gallicante) ; la riposte des Calvinistes se fera par la création de l'Union calviniste d'Utrecht (23 janvier 1579) qui regroupe les provinces protestantes du Nord ainsi qu'une série de villes des Pays-Bas du Sud, telles Bruges, Gand, Ypres, Tournai, Malines, Anvers et Bruxelles. Le prince de Parme va alors se lancer dans une campagne de reconquête en s'emparant de Maastricht en 1579, de Tournai et de Cambrai en 1581, puis en 1582 d'Audenarde et de Ninove, ensuite de Dunkerque et d'Eindhoven, enfin du Pays de Waes. En 1584, Ypres, Bruges et Gand capitulent devant lui. Le même année, Guillaume de Nassau est assassiné à Delft par Balthazar Gérard le 10 juillet.

..  
Durant les années 1584-1585, comme à Malines et à Anvers, les armées du grand stratège qu'est Alexandre Farnèse cernent complètement Bruxelles. Le 25 avril 1585, une délégation bruxelloise formée de membres en majorité choisis parmi les catholiques se rend auprès de Farnèse pour traiter de la paix. Le duc de Parme sera clément envers la capitale, soucieux de se faire apprécier par ses habitants et de forcer, par cet exemple, les Anversois à se rendre sans combattre. Il proclame l'amnistie générale, avec pardon et oubli des crimes et forfaits commis en échange de la soumission à Philippe II et du retour dans le giron catholique. Les calvinistes ont un délai de 2 ans pour mettre leurs affaires en ordre et quitter la ville sans représailles. Demeurés catholiques dans leur grande majorité, les Bruxellois ne s'en prirent pas aux calvinistes qui avaient pris le risque de demeurer en ville.

### **h). Un document pour connaître Bruxelles : le Plan de G. Braun et F. Hogenberg (1572)**

Ce plan fait partie du recueil *Civitates orbis terrarum... et descriptione topographica, morali et politicae illustratae*, Cologne, 1572-1618, 6 tomes en 3 volumes. Le plan de Bruxelles est extrait du premier tome conservé à la Bibliothèque Royale, Livres précieux (échelle: 1/6.700, 330 x 475 mm, Orienté S.E. ; voir L. Danckaert, *L'évolution territoriale de Bruxelles. La cartographie de 1550 à 1840*, Bruxelles, 1968, p. 27.).

La date et le lieu de publication sont des éléments significatifs. Rappelons que Deventer, ayant passé les dernières années de sa vie à Cologne, termina son plan de Bruxelles vers 1554 et que la première édition de la *Description des Pays-Bas* de Guicciardini remonte à 1567. La date de 1572, proposée pour Braun et Hogenberg, est théorique. La préface du recueil a été écrite en 1572, le privilège d'édition a été accordé en 1576. Si certains plans ont été spécialement gravés pour le recueil, on peut supposer que quelques-uns ont été inspirés par Deventer et Guicciardini. Les plans originaux de Deventer et de Braun et Hogenberg peuvent être facilement comparés. Deventer n'avait eu aucune préoccupation décorative. Braun et Hogenberg, par contre, ont eu le souci d'une présentation soignée. Les armoiries du Brabant (à gauche) et de la ville de Bruxelles (à droite) couronnent le plan, encadré par deux cartouches : les légendes en flamand d'une part, le titre en latin d'autre part.

Dans les deux plans, la seconde enceinte est doublée d'un fossé rempli d'eau, sauf sur le versant est. Par contre, le tracé de la première enceinte est plus lisible chez Braun et Hogenberg. De même les édifices et maisons, représentés en vue oblique, sont plus facilement identifiables. Non seulement la légende reprend l'identification des chiffres inscrits sur le plan, mais, de plus, des inscriptions en flamand sont lisibles sur le plan même : *Canstersteen, Crekelendries, Berchstraet, Anderlecht Steenwegh, die Hoocstraet...*

Une modification importante est intervenue. Le canal a été prolongé par le bassin aux Barques, le bassin des Marchands et celui qui leur est perpendiculaire, le bassin Sainte-Catherine, inauguré en 1565. Le bassin au Foin, creusé en 1639, figurera dans le plan de Martin de Tailly. La superficie de l'île Saint-Géry est mieux respectée que chez Deventer. De la comparaison des deux cartes, on peut émettre la même conclusion : la densité de l'habitat est très importante à l'intérieur de la première enceinte, tandis que les espaces libres sont encore très vastes entre les deux enceintes.

#### **4) Bruxelles au XVII<sup>e</sup> siècle**

##### **a. Le règne d'Albert et d'Isabelle (1598-1621) et gouvernance d'Isabelle > 1633)**

Philippe II transmet les Pays-Bas à sa fille Isabelle et à son futur époux, l'archiduc Albert qui est en outre son cousin germain (acte de cession du 6 mai 1598 par lequel il est prévu que si le couple n'a pas de descendance - ce qui arrivera - les Etats retournent à la couronne d'Espagne). Quatre mois plus tard, Philippe II meurt à l'Escurial et Albert, installé depuis peu à Bruxelles, gagne Valence, en Espagne, pour épouser l'infante. Le 4 septembre 1599, les souverains font leur Joyeuse Entrée à Bruxelles sous une pluie battante. La « drache nationale » est cependant de bon augure, car les archiducs vont restituer pleinement son rôle de capitale à la ville, rôle qu'avaient étouffé les troubles calvinistes. Les débuts du règne sont cependant marqués par la poursuite de l'épuisante guerre contre la Hollande. A Madrid, Philippe III soupçonne, avec raison, les archiducs de vouloir négocier une paix durable. Le général Ambroise Spinola est envoyé aux Pays-Bas où il est victorieux du siège d'Ostende(1601-1604), dernière place forte des Nassau en Flandre. Le manque d'argent des deux adversaires facilite la conclusion d'un armistice, en 1607, et de son prolongement, la trêve de Douze ans (1609-1621).

##### **b. Bruxelles au début du XVII<sup>e</sup> s.**

Durant cette période, Bruxelles renoue avec la prospérité économique. Le commerce avec Anvers redémarre bien que le trafic du port reste réduit, cadencé par les Provinces du Nord. De nouvelles industries se développent comme la faïencerie et la savonnerie Les archiducs chargent Wenceslas Cobergher d'ériger des monts-de-piété pour permettre aux classes moyennes et aux pauvres d'emprunter sur gage à 10-12%, taux moins usuraires que ceux des Juifs et des Lombards dont les tables de prêt sont fermées par décision du Magistrat en 1617. Les souverains font triompher la Contre Réforme qui impose le catholicisme comme seule religion admise et le style baroque comme expression artistique privilégiée. Les processions se multiplient à l'instigation d'Isabelle (pèlerinage à Notre-Dame de Laeken, à Hal, à Montaigu dans l'espoir d'une grossesse, création de la procession des Pucelles du Sablon dotée par l'archiduchesse...) et l'Ommegang, immortalisé par les peintres de la Cour, Denis van Alsloot et Antoine Sallaert, retrouve un éclat particulier en 1615. La peinture des Pays-Bas à cette époque est dominée par Rubens, chef de file de l'école anversoise, et son élève Antoine Van Dyck.

Le français fait des progrès dans la capitale : les Jésuites, par exemple, prêchent, dès 1638, deux fois par semaine dans cette langue. Notons que la littérature est d'une pauvreté déconcertante quand on songe à l'éclat des lettres françaises à la même époque. Néanmoins les Bruxellois de l'époque prennent grand plaisir à assister aux représentations théâtrales, non plus sur tréteaux, mais dans des salles : outre une galerie du palais du Coudenberg, le jeu de paume du Gracht (rue Fossé-aux-Loups), la *Comediehuys* non loin de Sainte-Gudule où l'on joue volontiers les pièces de Corneille.

Après le décès d'Isabelle, les Pays-Bas sont constamment impliqués dans des guerres avec la France et deviennent le champ de bataille où Habsbourg et Bourbon (aidés par le cardinal de Richelieu) vident leurs querelles dynastiques. Chaque paix provisoire est l'occasion pour Louis XIV d'étendre ses possessions aux dépens des Pays-Bas qui perdent l'Artois, le Hainaut et une partie de la Flandre. En 1671-72, les fortifications de la capitale sont modernisées (système d'inondation des fossés, bastion de Laeken, camp retranché devant la

porte de Hal, puis fort isolé dit de Monterey sur les hauteurs de Saint-Gilles) et les milices bourgeoises réorganisées. Pour Bruxelles, la fin du 17<sup>e</sup> siècle est marquée par le terrible bombardement, en 1695, de l'armée française emmenée par le maréchal de Villeroy.

### c. Le bombardement de 1695

Pour obliger le roi d'Angleterre Guillaume III à lever le siège de Namur (occupée par les Français) le maréchal de Villeroy soumet Bruxelles à un bombardement. Le but poursuivi ne sera pas atteint puisque Namur sera finalement prise par Guillaume III. Le bombardement commença le 13 août vers 6 h du soir et ne cessa que le 15 vers 4 ou 5 h de l'après-midi après une interruption de dix heures dans la journée du 14. Dix-huit pièces de gros calibre, sur les hauteurs de Scheut, au delà de la ferme de Ransfort, et 25 mortiers, entre l'auberge de la Tête de Mouton située chaussée de Mons et la ferme précitée, tirent à boulets rouges et provoquent de gigantesques incendies. Résultat: 3.820 immeubles détruits, 460 fortement endommagés. Courageusement, les Bruxellois reconstruisent leur ville et la Grand-Place en moins de 5 ans.

Pour mieux comprendre cet événement :

#### 1) Contexte

"Louis XIV (...) a suivi une politique d'expansion territoriale orientée à l'est vers le Rhin et au nord vers nos régions, à l'époque légitimes possessions espagnoles, sous la conduite d'un Gouverneur général, ici l'Electeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel.

De 1668 à 1713, diverses guerres de plus en plus longues et ruineuses - guerres de dévolution, de Hollande, de succession d'Espagne... - mettent les voisins de la France à feu et à sang et l'équilibre européen à mal. Ces conflits qui suscitent des coalitions pour contenir ou abattre l'ogre français illustrent cette définition tragique de notre pays : champ de bataille de l'Europe. Ruines et misères s'accroissent d'autant plus que le ministre du « Roi très Chrétien », Louvois, ne recule pas devant les destructions systématiques voire la technique de la terre brûlée comme en Palatinat, en 1688-1689, ou à Bruxelles, en 1695.

On comprend l'importance stratégique du couloir Sambre-Meuse avec ses places : Charleroi, Dinant, Namur, Huy, Liège, Maastricht ; précisément, en 1692, Namur, assiégée par Vauban, tombe aux mains des Français ; la lutte s'engage pour la reprise de cette place et prend un tour décisif en 1695, c'est pourquoi Louis XIV prescrit une diversion au Maréchal de Villeroy, commandant l'armée des Flandres, une diversion sur Bruxelles destinée à amener l'ennemi à desserrer son étreinte autour de la citadelle de Namur où le Maréchal de Boufflers se trouve enfermé. D'où ce week-end tragique du 13 au 15 août 1695. Lourd bilan, surtout matériel, de trente-neuf heures infernales, trente-neuf heures du martyre d'une ville...

La relation des événements a été conservée dans les rapports envoyés à Rome par l'internonce Giulio Piazza qui représentait le pape Innocent XII à la Cour de Bruxelles. Il ne parle pas de pertes humaines ; hors de portée, beaucoup ont pu observer cet orage de fer et de feu qui s'abattait sur leur quartier, leur maison, qui devait, dans les prunelles dilatées, allumer de folles lueurs rouges. Le bombardement a touché le cœur de la cité sur une superficie que l'internonce estime à quasi la moitié de la ville, « la meta quasi della citta ». Entre-temps, il a pu voir de ses yeux sa maison en ruine, des caves défoncées, l'étendue du désastre ; il énumère les monuments atteints, surtout les églises et couvents - « Honte au Roi très Chrétien destructeur de temples du Roi des Cieux ». L'hôpital Saint-Jean n'a pas échappé à la « Furia francese » ; mais la tour et son lumineux archange sont restés dressés au milieu des flammes d'enfer et ce n'est pas faute d'avoir été visés.

Ce brûlant week-end de l'Assomption de la Vierge reste un exemple d'utilisation de la terreur contre la population civile (...) réduisant des villes entières en décombres fuligineux. Bombardement « aussi barbare qu'inutile » au dire de Napoléon, assez expert en la matière. Le dynamisme de Bruxelles se révèle dans la rapidité de son relèvement: cinq ans; d'où cette remarquable unité de style dans la reconstruction de la Grand-Place, un des plus somptueux théâtres en plein air d'Europe. A quelque chose malheur est bon, assure l'optimiste

(Extrait de *Documents d'archives relatifs à Bruxelles, dossier pédagogique destiné à l'enseignement de l'Histoire*, AGR-Organisation des Etudes, Bruxelles, 1983, VIII,2

## 2) Bruxelles le 19 août 1695

« Le Maréchal de Villeroy, s'étant avancé le 11 à Hal, au-dessus d'Anderlecht, disposa de son armée sur deux lignes ; vers six heures du soir, il attaqua et prit quelques postes de l'armée alliée et, le matin de 12, il fit dresser ses batteries de canons et de mortiers en divers endroits, tandis que des fourneaux étaient fabriqués pour chauffer les boulets ; le 13, les batteries terminées, vers cinq heures du soir, il ordonna de lancer bombes et carcasses avec des boulets rouges et tira avec une telle violence que le feu prit en de nombreux endroits de la ville. Pendant ce temps, arrivant ici de Namur, monseigneur le Duc Electeur (Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière (1662-1726), nommé Gouverneur général des Pays-Bas par le roi d'Espagne Charles II en 1692) se rendit à l'Hôtel de ville, y donna des ordres nécessaires et continua pendant le bombardement, accourant avec un généreux courage partout où il y avait grand péril, à travers les bombes qui tombaient, incitant citadins et soldats à éteindre les incendies qui se répandaient dans la ville tandis que les Français canonnaient si furieusement que, de cinq heures du soir, le 13, jusqu'à 8 heures du matin, le 15, 3.500 bombes et autant de boulets rouges furent lancés de sorte que le tiers de la ville fut réduit en cendres ; les rues n'étaient plus à reconnaître, couvertes qu'elles étaient des ruines des maisons abattues.

L'église de Notre-Dame de la Chapelle, du Bon Secours, de Saint-Nicolas, des Carmélites, des Récollets, des Dominicains, des Bogards, des Pénitentes, des Brigittines avec leur couvent, l'Hôpital, le couvent et l'église Saint-Jean, de la Madeleine, de Sainte-Anne, l'Hôtel de Ville, la Maison du Roi ; sur la Grand-Place, toutes les maisons du pourtour et d'autres dont on dénombre 4.000 sont réduites en cendres ; les dommages sont évalués à 50 millions de florins. Après cette expédition, le même lundi, les Français firent défiler une partie de leurs troupes avec leurs bagages ; le 16, ils retirèrent canons et mortiers et, le 17, le reste de l'armée prit la direction d'Enghien...

Commencé samedi passé, à cinq heures du soir, le bombardement de la ville s'est terminé à 8 heures du matin le lundi suivant ; il a été exécuté avec une telle brutalité que quasi la moitié de la ville est détruite dont un grand nombre d'églises. et de couvents ; misérable et ruiné en est l'aspect ; la perte des marchandises n'est pas moindre et aussi de tout ce qui était enfermé dans les caves ; toutefois, le poids des bombes et des carcasses ayant détruit les lieux les plus solides a tout bouleversé et les boulets rouges ont tout réduit en cendres. J'ai été aussi victime des pertes ; car la maison où j'habitais a aussi brûlé et avec elle a péri la plupart de mes meubles et des provisions nécessaires à l'entretien de ma domesticité.

(...) Monseigneur le Duc Electeur, à la vue d'une si grande affliction et misère du peuple n'a pu faire moins que pleurer et déplorer avec lui les dommages communs pour la réparation desquels il n'a pas manqué de s'exposer aux plus grands périls. Il a promis également d'intervenir auprès du Roi Catholique pour que l'on puisse dans la proche forêt de Soignes prélever le bois nécessaire à la reconstruction des maisons détruites... »

(Extrait de l'article du Vicomte Terlinden, *Les rapports de l'Interronçe Piazza sur le bombardement de Bruxelles en 1695*, dans Cahiers Bruxellois, t. III, 1958, pp. 85-106)

### **d. L'évolution des activités économiques**

La décadence de la draperie commencée depuis le 15<sup>ème</sup> s. s'accroît après une brève renaissance dans la première moitié du 17<sup>e</sup> s. Cette industrie disparaît complètement au 18<sup>e</sup> s.

La tapisserie est extrêmement florissante au cours des 16<sup>e</sup> s. et 17<sup>e</sup> s. grâce à la présence d'une clientèle fortunée (Cour, nobles). Les principaux ateliers sont ceux de Leyniers et de Van der Borght.

L'industrie de la dentelle naît et prospère au 15<sup>e</sup> s. et début 16<sup>e</sup> s. grâce à la mode (fraise godronnée).

La faïencerie se développe à Bruxelles au 17<sup>e</sup> s. avec deux faïenceries importantes (Jacques van den Haute et Jean Symonet). Au 17<sup>e</sup> s. la manufacture Corneille Mombaers prend le relais.

### **e. Bruxelles monumental au XVIIe s.**

La restauration de la foi catholique à la fin du XVIe s. entraîne l'érection de nombreux couvents qui viennent s'ajouter à ceux qui existaient déjà à Bruxelles. Des noms de rue ou de quartier rappellent le souvenir de ces établissements (ex: quartier des Marolles (dont le nom vient du couvent des Maricolles), rue des Grands-Carmes, des Riches-Claires, des Minimés, des Brigittines, des Visitandines. Cette multiplication des couvents et des ordres religieux est largement favorisée par les pieux archiducs Albert et Isabelle. Ces derniers ont posé la première pierre de quelque trois cents églises et chapelles et restauré la plupart des édifices détruits par les calvinistes !

- L'église des Jésuites (démolie en 1812), place de la Justice, datant de 1617 est l'œuvre de Jacques Francart, comme celle des Augustins qui remonte à 1620-1642, située jadis place de Brouckère et dont la façade a été réédifiée à l'extrémité de la rue du Bailli. Luc Fayd'herbe est (peut-être) l'architecte de l'église du Béguinage (1657 - 1676), ornée de tableaux de Gaspard De Crayer, ainsi que de l'église Notre-Dame des Sept-Douleurs aux Riches-Claires (1664-1694). Léon Van Heil composa la belle façade de style italo-flamand de l'église des Brigittines (1667). Il s'associa à Jean Cortvriendt pour élever l'église Notre-Dame de Bon Secours (1664-1694). Ces édifices sont tous baroques.

L'architecture civile baroque, au 17<sup>e</sup> s., n'a pas connu l'importance de celle consacrée au culte. En dehors de la Grand-Place, il subsiste cependant quelques beaux témoignages rue de la Madeleine, rue de la Violette, rue de Rollebeek (la porte de « L'Estrille »). La maison patricienne de « La Bellone », rue de Flandre, à présent dédiée à l'univers du théâtre, allie baroque et classicisme; elle a été bâtie en 1697 par Jean Cosyn pour le prince Eugène de Savoie.

Le quartier de la rue Neuve fut créé en 1617 suite au percement d'une nouvelle artère à travers les prairies de la rive droite de la Senne utilisées jusqu'alors comme blanchisseries. L'importance du quartier croîtra jusqu'à nécessiter la construction d'une église monumentale en style néo-classique, Notre-Dame du Finistère (1713), dans ce quartier aristocratique. La rue Neuve se terminait à hauteur de la rue de Malines, elle sera prolongée en 1839 lors de la création de la gare du Nord.

En 1618 s'ouvre à Bruxelles le premier Mont-de-Piété du pays, dit « le Lombard », qui a donné son nom à la rue. Le bâtiment est érigé par l'architecte et ingénieur anversois Wenceslas Cobergher (qui devint surintendant de ces établissements). « Le Lombard » a été démoli lors du percement de la rue du Midi (1841) et transféré rue Saint-Ghislain.

Quant à l'Allée Verte, elle doit son origine au pèlerinage qu'effectua en 1623 en cortège l'archiduchesse Isabelle à Notre-Dame de Laeken. L'habitude naquit alors de parcourir à pied, à cheval ou en voiture l'itinéraire qui avait été suivi et bientôt ce modeste chemin établi lors du creusement du canal de Willebroeck et qui suivait la rive droite du canal de Willebroeck jusqu'au pont de Laeken devint le rendez-vous de la haute société bruxelloise. L'Allée Verte, nommée ainsi à cause des quatre rangées d'arbres qui y furent planté au 17<sup>e</sup> siècle, garda ce caractère de promenade aristocratique jusque dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> s., quand l'avenue Louise la détrôna. L'Allée Verte existe encore, mais a complètement changé de caractère.

La fontaine du Manneken-Pis, au coin de la rue du Chêne et de la rue de l'Etuve, qui existait déjà au 15<sup>e</sup> s. reçut en 1619 une statuette, œuvre de Jérôme Duquesnoy.

### **f. Un document sur Bruxelles : le plan de Martin de Tailly (1639)**

Le plus célèbre des plans gravés de Bruxelles fut dédié en 1639 au roi d'Espagne, Philippe IV, par Martin de Tailly. La réalisation de ce plan est due à la collaboration de trois noms : Martin de Tailly qui en conçut le projet, Abraham Santvoort qui le grava et Nicolas Van der Horst, chargé de l'ornementation. Mais on peut dire que Martin de Tailly fut le grand ordonnateur de l'œuvre, car il en fut également l'éditeur et le vendeur. Noble patricien de Bruxelles, Martin de Tailly fut deux fois, en 1639 et 1649, doyen de la corporation des drapiers; il mourut le 20 octobre 1652.

L'édition originale, comprenant quinze feuilles assemblées, forme une planche de 1 m 46 sur 1 m 85. La frise supérieure représente un panorama de la ville, pris de la hauteur de Molenbeek-Saint-Jean. On peut identifier, de gauche à droite, les portes de Laeken, de Flandre et d'Anderlecht. Dans le bas, à droite, figure la signature de

A. Santvoort. A gauche du panorama, les armoiries du Brabant et une scène de chasse; à droite, Saint-Michel. Au centre et en haut, le portrait de Philippe IV.

De part et d'autre du plan de la ville, deux textes, l'un en latin, l'autre en français, décrivent la cité. Quatre cartouches représentent la Cour de Bruxelles, vue du côté du Parc (coin supérieur gauche), la même Cour, vue de la Montagne de la Cour (supérieur droit), la Maison du Roi (inférieur gauche), l'Hôtel de ville (inférieur droit).

Six feuilles constituent la pièce maîtresse de l'ensemble : *Bruxella nobilissima Brabantiae civitas anno 1640*. Encadrant le plan, à gauche: les sept lignages de la ville; à droite: la rose des vents, la table des monuments de la ville et la dédicace du plan.

L'axe de la Steenpoort à la porte de Hal est très visible, de même que la rue de la Madeleine et la chapelle du même nom. La largeur des rues est moins exagérée que dans les plans de la même époque, et leur importance relative est bien respectée. Les impasses sont nombreuses dans le centre. En 1617, là où se trouvaient blanchisseries et prairies, fut créée la rue Neuve. Dans le même quartier, de 1618 à 1620, fut reconstruite la petite chapelle du Finistère, qui sera érigée en église paroissiale en 1646.

Soulignons également la minutie dans la figuration des façades d'édifices importants. Ce même souci de précision se retrouve pour figurer l'intérieur de la Cour. On peut même identifier fontaines, puits, canons des remparts. De plus, les rues sont animées par la présence de personnages et de carrosses. En comparant le plan de Braun et Hogenberg et celui-ci, nous constatons l'extension de l'habitat entre les deux enceintes, mais aussi un tracé beaucoup plus exact de la rivière et des rues.

Les deux exemplaires connus de ce plan sont conservés à la bibliothèque de l'Université de Leyde et à la Bibliothèque Royale, l'exemplaire de Bruxelles est conservé au Cabinet des Estampes (échelle: 1/3.000, 835 x 1.135 mm, orienté S.E. ; voir L. Lebeer, *Recherches relatives au plan de Bruxelles de 1640 et de 1748, dit plan de Taily*, Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles, t. XLVIII, 1948-1955, pp. 157 à 200).

## **g. La restauration de la Grand-Place**

« (...) Au lendemain du bombardement de 1695, les Bruxellois, reprenant courage, déblayèrent les ruines et se mirent à réédifier leur ville. Le Magistrat se préoccupa aussitôt de la reconstruction de la Grand-Place. Sagement inspiré, il promulgua une ordonnance enjoignant aux propriétaires de ne relever leurs maisons qu'après en avoir fait approuver les plans par l'autorité communale. Cette ordonnance explique l'unité de la Grand-Place, son harmonie et sa beauté. (...) D'accord avec le Gouvernement, le Magistrat procéda à l'expropriation des parcelles de terrain nécessaires à l'élargissement des rues aboutissant au Marché. La rue au Beurre fut élargie d'un mètre environ, l'entrée de la rue de la Colline et celle de la rue des Chapeliers furent également élargies et leur alignement rectifié. En quelques années, de 1696 à 1700, grâce au concours du Magistrat, des corporations et de quelques particuliers, la Grand-Place ressuscita de ses ruines, plus brillante que jamais (...).

Le style, appliqué aux maisons de la Grand-Place, est le style baroque italien, qui succéda à la Renaissance classique du 16<sup>ème</sup> siècle. Ce style continua à se servir des éléments essentiels du style classique, le plein cintre, les pilastres et les chapiteaux des ordres dorique, ionique et corinthien, mais il dégénéra en une fantaisie ornementale incompatible avec la sévérité du style classique d'où le nom de style baroque (*barocco = perle irrégulière*) qui lui fut appliqué au 18<sup>ème</sup> siècle.

Repris par nos architectes flamands, le style baroque italien évolua dans le sens d'une fantaisie décorative propre au terroir. Le caractère exubérant de nos artistes, leur amour pour le décor fastueux et pictural, inventèrent toute une gamme d'ornements luxuriants, qui transformèrent le style baroque italien en un style propre à notre pays. Les façades, tout en conservant les trois ordres superposés, furent littéralement surchargées d'ornements. Ce sont des vases et des torchères, des statues et des médaillons, des cartouches vigoureusement modelés, des chutes de fleurs et de fruits, des godrons, des consoles fleuries, des trophées, qui sollicitent l'attention de l'artiste au détriment parfois de la stricte et rigoureuse application des principes de la construction.

En outre, nos architectes, fidèles malgré tout à la tradition, maintinrent presque partout le gâble ou le pignon de la maison flamande; c'est là même une caractéristique qu'on chercherait vainement en Italie, et dont la présence s'explique par le climat pluvieux des pays du nord. Aussi ce gâble n'est-il qu'une évolution du gâble à redents ou à gradins des maisons flamandes du Moyen Age. Ça et là, les traces des anciens gradins se retrouvent encore, mais les volutes ont fini par occuper en ordre principal les rampants de la façade. Sur les gradins atrophiés, on posa des vases et des torchères.

L'introduction des ordres classiques superposés et le maintien du gâble triangulaire s'harmonisaient mal au point de vue des principes de l'architecture. Il s'en suit qu'entre le gâble et les trois ordres, il n'y a aucune liaison logique ; le gâble reste, malgré tout, un hors d'ordre, qui vient se placer au-dessus d'un tout harmoniquement compris.

Voyez, par exemple, la façade de la Louve.

Le principe des ordres superposés n'est, cependant, pas appliqué invariablement. Parfois, l'architecte a préféré appliquer le pilastre unique ou la colonne unique engagée, occupant toute la hauteur de la maison ou, du moins, toute la hauteur des étages supérieurs. L'architecte de la ville, Guillaume De Bruyn, semble avoir introduit cet ordre unique, du moins s'en est-il servi avec prédilection. Il s'est visiblement inspiré du style que les architectes italiens, Palladio par exemple, appliquaient à leurs palais, mais il le réalisa dans des proportions beaucoup moins grandioses. A titre d'exemples de l'emploi de cet ordre unique, dit aussi ordre colossal, par De Bruyn, citons la Maison des Brasseurs, la Maison des Tailleurs et surtout la grande construction, improprement appelée Maison des ducs de Brabant, qui occupe le haut de la Place et qui rappelle, dans ses traits essentiels, le palais italien.

Exceptionnellement, le style Louis XIV fait son apparition dans deux façades, dans celle du Renard et dans celle du Cygne, mais dans la première uniquement au point de vue de la décoration du pignon, dans la seconde, au contraire, au point de vue de la compréhension architecturale même de la maison. Enfin, il convient de remarquer que tout lien avec la maison bourgeoise du 17<sup>ème</sup> siècle n'est pas rompu. Celle-ci se caractérisait par l'application sur le plat du mur de bandes saillantes verticales et horizontales, qui font songer à la construction en colombage. Nous retrouvons cette application d'une façon, soit complète soit partielle, à certaines maisons de la Grand-Place, bâties par des particuliers. (...) Bien plus, dans une des maisons de la Grand-Place, celle qui fait l'angle de la rue de la Colline, on peut retrouver le souvenir de la façade en bois, dont les étages étaient éclairés par une vaste verrière, occupant toute la largeur de la maison, divisée par de minces trumeaux.

Pour bien comprendre les idées qui animent l'œuvre architecturale de la Grand-Place, il faut songer à l'éducation professionnelle de ceux qui se sont occupés de la réédification des maisons. A la fin du 17<sup>ème</sup> siècle, la profession d'architecte n'était pas encore une profession indépendante. L'architecture était pratiquée par des ébénistes-menuisiers, par des peintres, par des sculpteurs, par des maçons et par des tailleurs de pierre. Leur vision d'architecte était très souvent influencée par la profession qu'ils exerçaient. L'ébéniste Antoine Pastorana, par exemple, a appliqué au gâble de la maison du Sac les principes qu'il avait coutume d'appliquer à la construction de ses bahuts.

En résumé, les caractéristiques architecturales générales de la Grand-Place sont les suivantes :

1. La superposition des trois ordres, l'ordre dorique, l'ordre ionique, et l'ordre corinthien. A ce dernier ordre se rattache une variante, l'ordre corinthien romain ou composite. Celui-ci se distingue, comme le style ionique, par des volutes plus puissantes et par une rangée d'oves ou de perles empruntées à ce même style, mais il a gardé la feuille d'acanthé du style corinthien.
2. L'application du pilastre ou de la colonne engagée unique (ordre dit colossal).
3. Une grande profusion d'ornements répondant au caractère exubérant de nos architectes flamands.
4. Le gâble ou pignon, qui se rattache par son origine à l'ancien pignon à gradins de la maison du Moyen Age.
5. Les bandes saillantes, probablement un rappel des maisons en bois.
6. L'apparition du style Louis XIV.

## La restauration de la Grand-Place

Nous voudrions indiquer ici par quelques considérations d'ensemble comment naquit l'idée de la restauration des maisons de la Grand-Place, comment cette idée mûrit insensiblement et comment, dans le dernier quart du XIXe siècle, Charles Buis, bourgmestre de Bruxelles, lui donna sa réalisation pleine et entière.

Les maisons, édifiées au lendemain du bombardement, se détériorèrent assez rapidement dans le courant du 18<sup>ème</sup> siècle, d'autant plus rapidement que les corporations en pleine décadence ne disposaient pas des ressources nécessaires pour veiller à l'entretien des nombreuses sculptures qui les ornaient. Les sans-culottes français achevèrent de ruiner ce que le temps avait encore laissé subsister. En 1793 et 1794, dans leur rage iconoclaste, ils brisèrent les statues qui se dressaient devant les façades des maisons corporatives, arrachèrent tous les emblèmes de l'Ancien Régime, dégradèrent les chambres de réunion et jetèrent par les fenêtres les meubles des métiers. Devenues bien national, les maisons corporatives furent vendues. Leurs nouveaux propriétaires, peu soucieux de leur conservation, les laissèrent tomber graduellement en ruines, supprimèrent sous prétexte d'économie les ornements en relief qui les caractérisaient et même n'hésitèrent pas à en modifier l'aspect primitif.

Heureusement l'Administration communale intervint et arracha la Grand-Place à une ruine certaine et complète. Ce fut en 1830, pour la toute première fois, qu'elle s'émut de la question, à propos d'une transformation, dont était menacé le groupe d'ensemble qui décore le haut de la Place. Les six maisons qui composent ce groupe, bien qu'elles fussent placées sous un seul et même toit, avaient été vendues séparément. Le propriétaire de deux d'entre elles voulut exécuter certains travaux de peinture, simplifier les pilastres et supprimer les ornements, qu'il considérait comme inutiles. Roget, alors architecte de la Ville, jeta un cri d'alarme, et bien que l'autorisation sollicitée eût été accordée déjà par la Régence, il s'opposa à l'exécution des travaux. Il fit remarquer « qu'il importait de ne pas tolérer que des propriétaires individuellement modifiassent une façade qui, en réalité, faisait corps avec les sept façades qui étaient groupées sous un même fronton, qu'il fallait respecter l'ancienne architecture et même revenir à celle-ci là où le temps l'avait compromise, en un mot qu'il fallait sauver l'harmonie de l'ensemble ».

L'idée de la conservation de la Grand-Place était née. Elle devait s'épanouir dans la suite, mais combien lentement ! En 1847, le propriétaire de la Louve désirant restaurer quelque peu sa façade, déplacer la porte et substituer aux fenêtres existantes des fenêtres plus modernes, se heurta à l'opposition de la Ville qui voulut que l'architecture existante fût respectée. Bientôt, on fit un pas de plus. On eut l'idée de s'intéresser directement aux travaux de réparation et même d'en prendre l'initiative. En 1852, la section des Travaux publics estima qu'il y avait lieu « de rendre aux façades leur caractère traditionnel et leur physionomie historique ». Cette décision ne fit que consacrer officiellement un principe d'intervention pécuniaire, qui avait été appliquée l'année précédente. En 1851, en effet, la Ville avait voté une somme de 1.100 F pour la '2 restauration des dix-neuf bustes des ducs de Brabant qui ornèrent à nouveau les soubassements des pilastres des six maisons du fond de la place. En 1852, elle entra plus avant dans cette voie et accorda un subside de 1.125 F pour le renouvellement des cariatides de la maison du Sac et 500 F pour la réparation de quelques motifs de sculpture de la maison de la Louve. La même année, le Conseil alloua une somme de 5.000 francs pour le rétablissement de la statue de Charles de Lorraine que les Français avaient fait enlever de la Maison des Brasseurs. En 1856, de commun accord avec le propriétaire, qui consentit à payer 2.000 francs de sa propre bourse, elle se chargea d'une restauration plus complète de la maison du Sac. En 1862, elle autorisa le placement d'une balustrade, il est vrai en zinc, au-dessus de la maison du Cygne, et dix ans plus tard elle entreprit de nouveaux et plus amples travaux de restauration de la façade de la Louve.

Pendant qu'on remédiait, çà et là, aux ruines que le temps et la main des hommes avaient accumulées, on faillit briser à tout jamais le cadre même de la Grand-Place. Sous prétexte d'élargir les voies d'accès, on proposa de détruire la maison de l'Étoile, et de fait, vers 1850, on la détruisit. [*en 1853 exactement et remontée à la demande de Charles Buis en 1896/97*] En même temps des projets insensés naquirent. Un architecte voulut démolir les admirables maisons sises entre la rue Chair et Pain et la rue au Beurre, afin d'établir, disait-il, une voie directe entre la Grand-Place et le théâtre de la Monnaie !

Heureusement le danger fut conjuré. Le bon sens l'emporta. Les projets de destruction des maisons échouèrent au fond d'un carton d'archives et, grâce à Buis, le vide, qu'avait laissé la disparition de l'Etoile, fut comblé.

En 1883, la question de la Grand-Place entra dans une phase décisive. Comme la Ville se heurtait souvent au mauvais vouloir des propriétaires, notre grand bourgmestre, Charles Buls, conçut l'idée de frapper les façades d'une servitude « dont l'objet serait de laisser subsister les dimensions, les dispositions d'ensemble et de détail, la décoration et l'aspect de la façade ». Le Conseil communal approuva le texte d'une convention, en vertu de laquelle la Ville, moyennant une faible redevance à payer par les propriétaires, s'engageait à entretenir à ses frais les façades des maisons. L'avenir de la Grand-Place était ainsi définitivement assuré.

De 1883 à 1885, la Ville restaura le Renard, les Trois Couleurs ou le Mont Thabor, le Pot d'étain, le Moulin à vent, l'Ermitage, la Fortune, le Paon et le Chêne; en 1888-1889, la Colline, la Bourse et la Balance; la Louve en 1890; suivirent le Cerf volant ainsi que l'Ammankamerke, au coin de la rue des Harengs (1897), la Maison des Brasseurs, la Maison des Boulangers (1901), le Cornet (1902), le Cygne (1904), le Pigeon (1908) ; en 1912, le Sac et la Brouette. En 1917, on restaura l'Ane, ensuite Sainte-Barbe. Enfin, en 1923, le Heaume.

En 1897, on fêta le 200<sup>e</sup> anniversaire de la rénovation de la Grand-Place. A cette occasion, Charles Buls, dont le souvenir restera éternellement attaché à l'œuvre artistique réalisée, put dire avec fierté : « Les Bruxellois n'ont épargné aucun sacrifice pour conserver à la Grand-Place son caractère vénérable et la rendre digne des grands souvenirs qui planent sur elle. Ils se sont montrés les fils respectueux de leurs courageux ancêtres qui, en moins de quatre ans, firent surgir des ruines de leur ville, dévastée par Villeroy, une ville plus riche et plus belle. »

« L'amour filial pour le lieu natal a besoin des souvenirs du passé pour prendre corps. Les pierres parlent, elles racontent les souffrances, les luttes, les triomphes des pères, elles donnent une scène aux faits historiques; elles enflamment la jeunesse d'une patriotique fierté et la rendent avide de connaître les événements dont elles ont été les témoins ; elles évoquent des actes héroïques, elles rattachent le présent au passé, elles sont les titres de noblesse de l'antique cité; elles émeuvent, enfin, par les contrastes qu'elles évoquent ».

« A part quelques erreurs de détail qu'il sera facile de réparer à la première occasion, le travail de restauration a été intelligemment exécuté. Les restaurateurs ont tout d'abord relevé avec soin ce qui restait des façades; ils se sont ensuite aidés des ressources que présentait l'iconographie ancienne. Parmi les dessins, dont le secours a été particulièrement précieux, et sans lesquels même il eût été impossible de rendre aux façades leur physionomie première, figurent les dessins de De Rons, un artiste qui, dans la première moitié du 18<sup>ème</sup> siècle, a reproduit fidèlement les différents groupes de maisons de la Grand-Place. En 1957, toutes les façades ont été remises en état par les soins de l'architecte en chef de la ville, J. Rombaux et depuis quelques années on a entrepris le ravalement complet de l'ensemble de la Grand-Place ».

Extraits de Guillaume Des Marez, *Guide illustré de Bruxelles. Monuments civils et religieux, Remis à jour et complété par A. Rousseau*, Touring Club royal de Belgique, 1979 p 40-45.

Toutes les maisons de la Grand-Place sont classées par l'A.R. du 19 avril 1977. La politique volontariste de restauration a aussi continué d'inspirer les travaux récents : remise en état du n° 1 (le Roi d'Espagne) en 1983, enduisage et peinture des façades des n° 35 (le Paon) et n°36/37 (le Petit Renard et le Chêne) en 1984, restauration des n° 13-19 (les Ducs de Brabant) en 1987.

La Grand-Place est inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco en 1998.

En 2001, on restaure le n° 39 (l'Ane). La même année les espaces intérieurs des maisons sont classés. En 2007-2008, les façades des n° 8-12 sont rafraîchies (l'Etoile, le Cygne, l'Arbre d'Or, la Rose et le Mont Thabor), en 2011-2012, celles des n° 20-28 (le Cerf, Joseph, Anne, l'Ange, la Maison des Tailleurs, le Pigeon et l'Ammankamerke ou Aux Armes de Brabant), en 2014-2015 les façades situées du côté du Roi d'Espagne (n° 1 à 7).

Sans tenir compte de l'Hôtel de Ville et de la Maison du Roi qui sont des propriétés communales, sur les 31 maisons de la Grand-Place 7 appartiennent à la Ville de Bruxelles (Régie Foncière : l'Etoile, le Cygne, l'Arbre d'Or ou Maison des Brasseurs, l'Ane, la Renommée et l'Ermitage (*ces deux dernières font partie de l'ensemble dit les Ducs de Brabant*), CPAS : la Rose). Les vingt-quatre autres appartiennent à des privés.

## **h) Tableau des souverains des Pays-Bas et principaux gouverneurs généraux**

-1482-1493 régence de Maximilien Ier de Habsbourg, archiduc d'Autriche et empereur du St Empire (Allemagne)

- 1493-1506 Philippe le Beau

Fils de l'archiduc Maximilien et de la duchesse Marie de Bourgogne, il devient roi de Castille (1504-1506)

- 1506-1515 régence de Marguerite d'Autriche , tante de Charles Quint

- 1515-1555 Charles Quint

Fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, il devint roi d'Espagne ( Castille, Aragon, les Deux Siciles, les colonies en Amérique) en 1516 et empereur élu du St Empire (Allemagne) en 1519. Avec l'acquisition de Tournai (1521), de la Frise (1523), d'Utrecht et Overijssel (1528), du Groningue et de la Drenthe (1536), la Gueldre et le Zutphen (1543) qui, ajoutés aux Pays-Bas bourguignons, formeront cet ensemble de territoires appelé Cercle impérial de Bourgogne (les XVII provinces). Par la Transaction d'Augsbourg (1548), il sera déclaré indépendant de l'Empire et par la Pragmatique Sanction (1549) verra créer son indivisibilité et unifier la règle de succession pour toutes les provinces. Charles Quint a aussi conclu après la défaite de François Ier à Pavie l'émancipation des comtés de Flandre et d'Artois de la suzeraineté du roi de France par le Traité de Madrid (1525) ratifié par la Paix des Dames (intervention de Marguerite d'Autriche et de Louise de Savoie, la mère du roi de France) en 1529.

1518-1530 Marguerite d'Autriche gouvernante

1531-1555 Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint, gouvernante

- 1555-1598 Philippe II

Fils de Charles Quint, il hérite des possessions de son père. Son règne voit la scission des XVII Provinces en deux blocs : les provinces du Nord formeront la République des Provinces-Unies, celles du sud les Pays-Bas espagnols.

1555-1559 Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, gouverneur

1559-1567 Marguerite de Parme gouvernante

1567-1573 Fernando Alvarez de Toledo, duc d'Albe, gouverneur

1573-1576 Luis de Requesens gouverneur

1576-1578 Don Juan d'Autriche gouverneur

1578-1592 Alexandre Farnèse, duc de Parme, gouverneur

etc

Philippe II cède les Pays-Bas espagnols en pleine possession à sa fille Isabelle et à l'archiduc Albert

- 1598-1621 Isabelle archiduchesse et Albert d'Autriche archiduc.

Son frère Philippe III est roi d'Espagne de 1598 à 1621, mais n'est pas souverain des Pays-Bas

- 1621-1665 Philippe IV, fils de Philippe III et roi d'Espagne. Il reconnaît l'indépendance des Provinces-Unies en 1648 (Traité de Mûnster)

1621-1633 Isabelle gouvernante des Pays-Bas après le décès de son époux en 1621.

-1665-1700 Charles II, roi d'Espagne et dernier des Habsbourg d'Espagne

Fils de Philippe IV, il nomme en 1691 Maximilien Emmanuel de Bavière gouverneur général des Pays-Bas et fait du fils de celui-ci son héritier, mais l'enfant meurt peu après. Charles n'eut pas d'héritier : il désigne le 16 juillet 1700 Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV pour son successeur, ce qui déclenche la guerre de Succession d'Espagne.